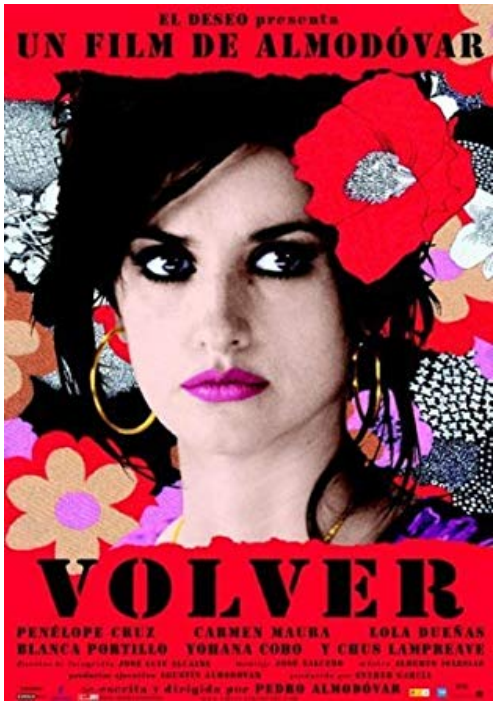
La Toile et la Nappe

Ciné - gourmand du mardi 12 février 2019 - Compte-rendu n°3

Volver, Pedro Almodovar (2006)



Volver est un film de Pedro Almodóvar datant 2006 qui me semble mériter toute notre attention sensible non pas parce que c'est un film sur la sensiblerie réservé à une gente féminine éplorée mais plutôt parce qu'il a le mérite de stimuler nos sens.

La bande son qui souffle le vent qui rend fou et qui chante le titre Volver d'Estrella Morente nous indique bien que les thématiques du film ne sont pas gaies. C'est en effet une sordide histoire de famille qui pour autant est traitée tout en couleurs: celles-ci sont vives et sont le témoin d'une Espagne plutôt déclassée mais toujours apprêtée. Les papilles gustatives suivent Pénélope Cruz dans le rôle de Raimunda, qui se lance fraîchement dans la restauration populaire. Et Almodóvar joue aussi de l'odorat même si le cinéma sentant n'a pas encore été inventé. C'est grâce à son odeur, et pas la plus noble de toutes, qu'un fantôme du passé est identifié par l'héroïne. C'est donc un film vivant voire même vivifiant pour la spectatrice que je suis !

Claire B.

Lien vers la chanson :
https://youtu.be/3PJiNOJsK8E

New York 1997 (*Escape from New York*), John Carpenter, 1981

En 1981, se projeter dans le New York de 1997, selon John Carpenter, ça revient à réaliser en filigrane un film jouissif et décapant sur son Amérique, celle de la fin des années 1970, dans toute sa splendeur moribonde. Carpenter a écrit le scénario à l'issue du scandale du Watergate, séisme politique, scandale d'Etat manigancé par Nixon, poussé illico vers la sortie. Carter a beau jouer les faiseurs de paix, le Vietnam est passé par là et la *superpower* américaine a perdu de son éclat. Le rêve américain a vécu. La sortie du film coïncide avec l'élection de Ronald Reagan, l'apôtre du libéralisme forcené qui va surfer sur un slogan promis à la postérité républicaine : *America is back*. Le pamphlet sulfureux que constitue *NY 1997* en est d'autant plus savoureux.

Imaginez Manhattan, vitrine étincelante de la glorieuse Amérique, devenu un centre carcéral à ciel ouvert, délabré, où croupit le rebus d'un pays gangréné par la violence. Symboles de la démesure révolue du pays, les twin towers sont désormais vides et éteintes. Image prémonitoire, Air Force 1 est détourné par un groupuscule révolutionnaire américain et crasché au cœur même de Manhattan, à deux pas du WTC… Protégé dans une capsule blindée, le président (Donald Pleasance) en réchappe. Reste à le récupérer sain et sauf car il doit se rendre à un sommet de la plus haute importance, porteur d'un message d'espoir nucléaire pour le monde... Le chef de la police, Hauk (Lee Van Cleef), confie l'exfiltration du POTUS de cette jungle urbaine à un ex-héros de guerre, repris de justice, Snake Plissken (Kurt Russel) qui n'aura que 24 h pour racheter sa peine. Pour éviter qu'il ne se fasse la belle, on lui injecte dans les carotides des implants explosifs. Le compte à rebours est enclenché.

Qu'est-ce qui fait que presque 40 ans après sa sortie *NY 1997* soit devenu un classique ? C'est le style unique de Carpenter, son art de créer un univers singulier, de faire un cinéma sans concession, authentique. Peu importe alors les maquettes de plateau surannées, un montage parfois hasardeux, quelques scènes poussives. Ce qui fait d'abord la réussite de ce film dystopique, c'est l'ambiance désenchantée qui imprègne le décor apocalyptique de New York (le film a en fait été tourné dans le centre de Saint Louis dévasté par un incendie au milieu des seventies). Ce sont aussi des images étonnantes : une statue de la Liberté en guise de mirador, un derrick planté au beau milieu de la bibliothèque municipale. Carpenter filme la ville de nuit, toujours plongée dans la pénombre, redevenue le théâtre d'un western urbain crasseux, sans foi ni loi, peuplé de gangs qui survivent et s'entretuent. Si certains trucages datés prêtent à sourire, Carpenter ne rigole pas. Le réalisateur invoque, dans une vision post-moderne désillusionnée, convaincante, les ingrédients du mythe américain à l'épreuve de la décadence : la violence, l'individualisme, la conquête du territoire. Ce Manhattan-là, c'est l'Amérique en miniature, réveillée de son rêve de grandeur, livrée à ses cauchemars, débarrassée de ses « héros ». Snake Plissken, plus nihiliste que jamais, incarne un anti-John Wayne : le corps meurtri, il réussira sa mission, mais sans gloire, sans d'autre objectif que de sauver sa peau. Le président n'a rien d'un pacifiste et ignore la gratitude. Pas de grandeur d'âme chez Carpenter, pas d'accomplissement de la destinée de chacun dans de grands paysages. A voir pour cela, le dernier pied-de-nez de Plissken à l'establishment à la toute fin du film. Au diable cette vile humanité ! Il faut enfin revoir *NY 1997* pour ses formidables gueules de cinéma, pour la plupart masculines : Kurt Russel et Donald Pleasance (acteurs fétiches de Carpenter), Lee Van Cleef, Ernest Borgnine, Harry Dean Stanton, Isaac Hayes. N'en jetez plus !

Laurent P.

Kabullywood, Louis Meunier (2019)

À Kaboul en Afghanistan, quatre étudiants assoiffés de vie décident d'accomplir un projet audacieux : rénover un cinéma abandonné, qui a miraculeusement survécu à trente ans de guerre. Comme un acte de résistance contre le fondamentalisme des talibans, ils vont aller au bout de leur rêve pour la liberté, la culture, le cinéma…

Film fiction réalisé par Louis Meunier, sur fond de conflit, dans un pays qui sombre dans l'obscurantisme, où l'art et la culture ont bien du mal à survivre.

Louis Meunier, que nous avons reçu au Mélies, est un jeune réalisateur, c'est son premeir long métrage après plusieurs documentaires et publications telles que : « Les cavaliers afghans ».

Il a vécu douze ans en Afghanistan, c'était un baroudeur à l'époque… Il vit toujours au Moyen-Orient.

Ce cinéma qu'un groupe de « militants artiste » a voulu réhabiliter, malgré de gros risques encourus dans ce contexte de répression sous le régime des Talibans, a été rénové, avec des moyens divers et variés ; mais au final il n'a pas ouvert, contrairement à l'histoire du film…

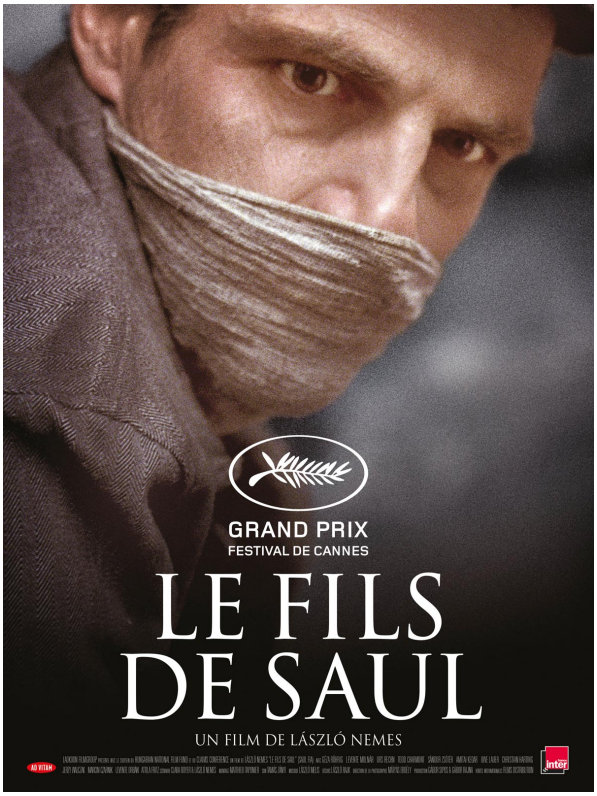
Film sans complaisance, qui traduit bien le climat auquel la population est sopumise, la façon dont sont traités les artistes…

Les quatre acteurs principaux sont afghans, seule la jeune femme est encore dans le pays, avec beaucoup de difficultés…

Un film sincère et intéressant, à conseiller pour qu'il puisse vivre, car la diffusion a été difficile.

Jackie L.

Le fils de Saul, Lazlo Nemes (2015)



Laszlo Nemes est un réalisateur hongrois. Il a choisi de consacrer *Le fils de Saul* à la mémoire du génocide de la seconde guerre mondiale. Son film a été distingué en 2015 par le grand prix du jury à Cannes.

À Auschwitz, Saul est un juif hongrois qui fait partie du Sonderkommando (dont les membres choisis parmi les prisonniers étaient chargés de faire entrer les détenus dans les chambres à gaz et d'éliminer les cadavres dans les fours). Le film débute avec l'étonnante et exceptionnelle survie d'un enfant au sortir de la chambre à gaz. Saul croit reconnaître dans l'enfant son propre fils. L'enfant est finalement assassiné par le médecin nazi qui souhaite effectuer une autopsie pour comprendre comment il a pu échapper à l'asphyxie. Nous allons alors assister aux efforts de Saul pour récupérer le cadavre et lui offrir une sépulture.

« Comment raconter ? », s'interrogeait Jorge Semprun dans *L'écriture ou la vie*. La question du témoignage, direct ou indirect, n'a cessé de susciter débats et controverses. En 1959, Jacques Rivette s'indignait du travelling final dans *Kapo* (Gillo Pontecorvo). Or, dans *Le fils de Saul*, c'est précisément les choix esthétiques et cinématographiques du réalisateur qui renforcent la puissance évocatrice du film sans tomber dans le pathos.

En effet, au-delà de l'intrigue, le film impressionne grâce au procédé cinématographique mis en place. La caméra suit le personnage au plus près dans ses déplacements dans le camp. L'image souvent très sombre, le son, et le feu des fours et des brasiers donnent à ce récit une dimension infernale. Le dispositif plonge le spectateur aux côtés du personnage au milieu du camp, dans cette tâche ingrate et inhumaine. La caméra presque subjective et le choix du format 1.37 morcellent le point de vue du spectateur, renforcent l'horreur, évitent voyeurisme ou simple témoignage et suppriment toute perspective.

Film étouffant et terrifiant, le film demeure cependant profondément humaniste. Le réalisateur tient à distance le spectateur des motivations profondes du personnage : non seulement l'enfant n'est pas le fils de Saul mais en outre on finit par découvrir que Saul n'a pas d'enfant. Qu'est-ce peut alors pousser Saul à prendre tant de risques pour un enfant parmi tant d'autres, si ce n'est la sidération ressentie dans l'accomplissement d'une tâche effroyable et le besoin viscéral de se sentir encore humain par le salut apporté à un enfant qui pourrait être celui qu'on n'a pas eu, et dans lequel, par conséquent, on voit, en creux, tous les enfants sacrifiés à la haine ?

Ainsi, l'entreprise folle de Saul (voler un cadavre et lui donner une sépulture), tout comme l'organisation d'une évasion par les autres prisonniers, nous rappellent que même au plus profond de l'horreur, la lutte et le souvenir conservent à chacun sa dignité d'humain.

Carole B.

Brandersnatch, David Slade (2018):

Un récit interactif inspiré des livres dont vous êtes le héros. Une production Netflix qui propose un film de science fiction qui s'inscrit dans la thématique de la série satirique Black Mirror. Encore une fois, cela traite des nouvelles technologies et leurs possibles déviances. Une intrigue qui se déroule en 1984, clin d'œil au roman de George Orwell. Le spectateur doit faire des choix pour le personnage principal, un geek qui veut programmer un jeu vidéo à partir d'un livre dont vous êtes le héros. Des choix qui amènent à plusieurs fins possibles (émotion, tristesse, pétage de plomb etc.) en fonction du testeur qui valide ou non le dit jeu vidéo. Et plusieurs cheminements narratifs pour arriver à ces différentes fins.

Alors on se prend au jeu, on s'énerve quand on doit revenir en arrière car on a « perdu ». On s'interroge sur l'impact de nos choix malgré le peu de temps accordé : 10 secondes pour choisir entre deux propositions. On peut s'interroger sur nos choix et même se demander si Netflix ne s'en servirait pas pour nous surveiller. En effet, nos choix sont attachés à notre compte Netflix. Bref, totalement dans la thématique de la série Black Mirror.

Des personnages crédibles et une mise en scène dynamique. Une ambiance sympa inspirée des jeux vidéo rétro des années 80. Mais c'est surtout l'expérience qui surprend. On peut se prendre au jeu, y passer du temps, vouloir connaître tout l'arbre des possibilités du « film ». Si on se laisse prendre au jeu...

Benjamin B.